

RAGAZZE

Les filles du soleil apparurent sur la plage où j'étais venu regarder une dernière fois la mer. Elles étaient mortellement belles. Le sable que je laissais filtrer de mon poing suffisait à m'en convaincre. On n'aurait su dire si elles approchaient ou s'éloignaient dans la brûlure de l'espace. Elles n'étaient précédées que de l'effacement de leurs empreintes. Elles survenaient, les éblouissantes, en plein midi, ornées d'écume et de sel. Mes yeux, réduits à deux fentes, n'en voyaient que les figurines, comme dans un temple. Il semblait qu'un dieu avait bu la mer. Je les entendis s'appeler telles de futilles vénus, tout à leurs jeux de vagues, et qui ne se soucient pas plus de leurs cris que du vent léger qui les emporte. Je songeais à me lever ; mais je craignais, dès que je ferais mine de marcher en direction des adorables, qu'elles ne reculent vers leur futur révolu et sans moi.

À cette heure, torride entre toutes, de la journée, la plage était déserte. Demeurer assis, comme je le faisais, dans une immobilité bouddhique, m'exposait au moins à une insolation qui ne me concernait plus. Depuis que je la contemplais, et jusqu'à ce que mon attention en fût si avidement détournée, la mer avait mille fois changé de miroitements. Mais on pouvait se demander si les gens, en pliant bagage, faisaient seulement preuve de prudence ou fuyaient, en quelque sorte instinctivement, ces créatures solaires, inconcevablement attirantes. Encore que je ne fusse pas certain de ne pas être le seul à les avoir vues. Et même, j'inclinai à penser que la nonchalance propre aux estivants rendait peu probable qu'ils eussent été saisis d'une incontrôlable terreur sacrée. Tandis que, s'étant détachées, en éclats de plâtre, des statues qui les enfermaient, elles palpitent, là-bas, les charnelles, avec le ressac.

Avaient-elles le pouvoir de suspendre le geste que je projetais ? Elles avançaient vers moi le long du rivage comme si elles ne devaient jamais me rejoindre. Je ne regardais plus la mer, mais elles qui viendraient toujours. Ainsi lavaient-elles leurs pieds des derniers résidus plâtreux. Leur peau humectée d'embruns comme pour une fresque brève. Mais il n'y en a que

pour le soleil ! Il frappe tout de stupeur. Je n'oubliais pas ce qui m'avait ramené ici, après des années ; et le battement de mes tempes avait de quoi faire peur. Mais je ne pouvais faire que la splendeur n'eût pas déferlé. Serais-je le seul à y avoir assisté. Si indécise, allusive que fût leur progression, elles n'en foulaient pas moins l'étendue, intenses, et si, dans l'ardeur, la vibration du jour, elles gardaient encore quelque chose du ciseau du sculpteur, c'est pourtant bien la pulpe de corps radieux, à laquelle j'avais maintenant envie de goûter -avant que ma tête éclate.

Un vaste silence régnait, comme si les ultimes oiseaux s'étaient brûlé les ailes au bleu du ciel. Le large appelait en moi un nageur sans retour. Elles s'en moquaient, les rayonnantes, que les courbatures me rattrapent à la nage. Mais, n'étais-je pas cloué sur place, le soleil, le soleil, me mettant martel en tête ? Je compris qu'elles avaient vidé la plage bien avant que tous ne partent. Incessantes. Leur beauté était irrémédiable. Et je me tenais tant bien que mal à ses pieds, comme dans un sanctuaire. Sans savoir pourquoi elle me tolérât, moi appelé à comparaître. Elles se dressaient, imminentes, inviolables, et mes mains n'allaient plus tarder à être sacrilèges. J'étais, au bord de l'irréparable, plus jeune que moi, antique adolescent, et pour rien au monde je ne me serais arraché l'œil qui voyait pareilles tentations. Je les aurais pourchassées, ces nudités, jusqu'au fond de la fournaise.

On aurait pu entendre le temps s'arrêter. Rien n'assurait plus qu'un monde continuât même en dehors du réceptacle sans vitres de la lumière. C'était comme un sablier renversé qui contenait l'absence antérieure du sable. Y recommençaient-elles, les oublieuses, leur course écumeuse le long de la mer ? J'osais tendre les bras vers elles, sans plus distinguer si c'était vénération ou convoitise ; les préparatifs de la mort ayant commencé. Mais chauffée à blanc l'heure, dardée sur moi, me maintenait assis. Viendrait le moment où, désenvoûté, je me mettrais enfin à courir, quitte, je le savais d'avance, à n'êtreindre que leur incalculable distance. Un goût de sable noir dans la bouche. Mais je lèche le sel de leur peau pour ne pas mourir.

Il s'en fallut de peu que je ne les appelle, mais je n'aurais pu empêcher que ce ne fût au secours. Et puis ma voix ne devait pas porter plus loin que dans l'avenir. Tandis qu'elle n'étaient occupées qu'à resplendir. Je n'avais à attendre d'elles, les

chatoyantes, que leur fuite nombreuse au-devant de moi. Jamais je ne mendiai avec des mains aussi vides. Me voyaient-elles? Mais qu'elles eussent ou non arrêté leurs regards sur moi, n'avait pas la moindre importance, n'ajoutait ni ne retranchait le moindre grain de sable à cette plage où elles avaient lieu. Elles me détournaient de moi préméditant de me retourner contre moi. Mon moindre moi. Je nous imaginais, roulés par les vagues, leurs rires de baigneuses mythologiques m'éclaboussant, et je n'aurais pas compris qu'elles m'enfoncent comme en jouant la tête dans l'eau noire.

Au principe de leur existence prodigue était l'été. Elles s'y dilapidaient comme des immortelles. Je les sentais respirer dans un va-et-vient de fileuses. Se perpétuant. Allongées sur le sable, encore écumantes, elles fermaient les yeux au soleil, la lame rougie du sommeil sous les paupières. J'allais partager leur couche, nues et intangibles, pour me réveiller avec elles du vieux néant futur. L'été brûlait la plage par les deux bouts. Elles accouraient, les diurnes, comme les vagues de la mer. Cela ne devait pas plus avoir de fin qu'un coup de revolver dans la tempe.